Préface

La *follie* radicale de Mario Mieli

I

Il serait aisé de comprendre pour quelles raisons les *Éléments de critique homosexuelle* de Mario Mieli ont mis environ trente ans avant de parvenir au public francophone et pourquoi la voix de Mario Mieli n'a pas réussi à traverser la frontière alpine – alors que les *Éléments* sont très tôt traduits en espagnol (1979), en anglais (1980) et en néerlandais (1982) – si l'auteur n'avait pas été une figure majeure des mouvements homosexuels révolutionnaires des années 1970.

En effet, Mario Mieli fut un acteur fondamental des scènes homosexuelles italiennes, cofondateur et pivot intellectuel du mouvement homosexuel de libération *Fuori !* auquel il apporta, entre 1972 et 1974, des contributions théoriques et critiques inestimables. Après l'adhésion du mouvement officiel à la vision politique réformiste soutenue par le Parti Radical, il a animé, entre 1975 et 1976 à Milan, le *Collettivo Autonomo Fuori !* puis les *Collettivi Omosessuali Milanesi*, et prôné une politique *autre*, loin du système des partis et de leur politique « opportuniste », loin de l'inconsistance théorique et du creux idéologique des « ânes » marxistes et des velléités totalitaires aux consonances facho-gauchistes des soi-disant *leaders* des gauches parlemen-

taire, extraparlementaire et ex-extraparlementaire. Il fut un théoricien radical de la pratique homosexuelle de libération et un praticien, tout aussi radical, de la théorie homosexuelle révolutionnaire. Son parcours donne la mesure de ce phénomène historique unique qu'a été le *moment 70* de la sexualité, dont les mouvements des femmes et les mouvements homosexuels furent les « sujets historiques » incontournables.

Ce bref aperçu, en aucun cas exhaustif, du rôle de Mieli dans le contexte italien des mouvements de libération, suffirait pour s'étonner du peu d'intérêt que la littérature francophone sur le sujet manifeste à son égard. Peu d'auteurs citent ses travaux et, lorsqu'ils le font, ce n'est que par de très brèves allusions reléguées en bas de page, comme le fait Didier Eribon[1], ou pour se débarrasser au plus vite de cet objet étrange dont on ne sait pas très bien quoi faire, comme Dominique Fernandez[2], ou encore, pour justifier quelques arcanes d'inspiration mielienne et à visée lacanienne, comme Cécile Menghi[3]. On peut signaler, tout de même, une courte apparition dans le *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, sous la plume de Francesco Gnerre qui lui consacre un paragraphe de l'article « Italie[4] ».

Le fait que les *Éléments* paraissent pour la première fois en France, alors que nous nous apprêtons à sortir du placard les spectres des « années 68 » les faisant danser, le temps d'une année, aux grands bals des conférences, colloques et autres festivités pseudo et para-universitaires, paraît encore plus regrettable. Car, les placards, Mario Mieli n'a eu de cesse de les éven-

---

1. Didier Eribon (sous la dir. de), *Les études gays et lesbiennes*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1998, p. 4.

2. Dominique Fernandez, *Le rapt de Ganymède*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1989, p. 121-122.

3. Cécile Menghi, « Mario Mieli : le "gai savoir" d'un gay », *La cause freudienne*, n° 55, numéro spécial « Des gays en analyse », octobre 2003, p. 101-105.

4. Cf. D. Eribon (sous la dir. de), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003. Voir aussi le chapitre que Francesco Gnerre consacre à Mieli dans son livre, *L'eroe negato. Omosessualità e letteratura nel Novecento italiano*, Milano, Baldini & Castoldi, p. 383-393.

trer, de les démembrer, de les décortiquer. Quoique, d'une certaine façon, il affectionnât particulièrement les placards qu'il s'amusait à dé-rober pour mieux s'en-rober ensuite. Confectionneur de garde-robes trop uniques pour être partagées, trop inconvenantes pour être classées, trop dérangeantes pour être revendiquées, Mario Mieli a traversé ces années-là tel un couturier de l'existence, « avec un goût et une ironie exceptionnels ».

La vie et l'œuvre de Mieli demeurent largement inconnues, même dans la péninsule. « Absence d'une présence », selon l'expression de Sartre, pervertie et reprise par Mieli lui-même, ce « personnage » fut vite idolâtré par quelques militants de la première heure pouvant se vanter de l'avoir connu, vu de leurs propres yeux, et aussitôt refoulé dans les recoins les plus convenables de la mémoire homosexuelle. Le fait que le *Circolo di Cultura Omosessuale « Mario Mieli »* de Rome, constitué en 1983 quelques mois après la mort de Mieli, porte son nom contribue à pérenniser sa présence dans l'histoire du mouvement. Mais en même temps, la répétition d'un nom désormais aussi connu que méconnu réussit à produire exactement l'inverse de l'effet souhaité et finit par momifier une des figures les plus vivantes de son époque, la reléguant aux placards de l'histoire. Aussi, l'ignorance des lecteurs francophones ne peut-elle être imputée – une fois n'est pas coutume – à leur « provincialisme franco-français anobli d'une bonne dose de chauvinisme culturel[5] ».

II

En revanche, cette remarque n'illustrerait que trop bien l'attitude de certaines étoiles montantes du Front homosexuel

5. Mario Rossi, « PARIS-FHAR », *Fuori !*, n° 10, juillet-août 1973, p. 16. Derrière la signature de Mario Rossi, on peut facilement reconnaître le style très « gai » de Mario Mieli. Au total, Mieli signera trois des huit articles publiés dans le *Fuori !* par ce pseudonyme, abandonné par la suite.

d'action révolutionnaire français, le FHAR, lorsque Mario Mieli se rend à Paris, vraisemblablement au printemps 1973, afin de poursuivre son exploration intereuropéenne des pratiques de libération, commencée quelques années plus tôt à Londres, à l'époque du Gay Liberation Front.

Venu assister aux assemblées générales du FHAR aux Beaux-arts, un jeudi quelconque, « dans un amphi [où] environ une centaine de personnes se réunissent dans une atmosphère à mi-chemin entre le *social-meeting* anglo-saxon et l'inquiétude d'un *En attendant Godot* qui, évidemment, n'arrive jamais », Mario Mieli observe qu'« alors que la forme du local, avec son bureau monumental tout en bas, suggère l'idée d'une conférence ou, pour le moins, d'un débat, *personne ne prend jamais la parole* : sur le bureau, un petit groupe de *Gazolines*, la *confrérie* de travestis du FHAR, se déchaîne ». Certes, au printemps 1973, le FHAR se trouve déjà dans une phase débandante : « Entre-temps, dans la pénombre des étages supérieurs des Beaux-arts, on drague et on fait l'amour, parfois en groupe. L'atmosphère est bien loin d'être détendue : un camarade italien qui se met à poil, avec désinvolture, suscite le scandale. Par moments, des litiges se déclenchent entre ceux qui voudraient allumer les lumières et ceux qui préfèrent l'ambiguïté du noir, abri et confort pour les timides. Ces derniers finissent d'ailleurs par l'emporter. » Et Mieli de conclure, « en général, une assemblée du FHAR est très belle si on la vit en *trip*, mais elle devient plutôt frustrante si l'on s'y rend, tout à fait au hasard, pour se faire une idée de ce que fabriquent les homosexuels révolutionnaires français ».

Si la déception dont parle Mieli était due, sans doute, à la situation du FHAR, qui venait de laisser derrière lui son âge d'or, la distance qu'il ressentit lors de sa rencontre avec Guy Hocquenghem était de nature beaucoup plus profonde. Elle permet de mesurer l'écart qui existait entre la boulimie expérimentale des groupes homosexuels italiens et les « reflux d'une nausée existentielle (ou d'un snobisme ?) style 1973 » sur le fond d'une

« atmosphère un peu *blasée*[6*] » qui sévissait déjà parmi les homosexuels français.

Corrado Levi, ami et compagnon de route de Mieli en ces années d'expérimentation, fut l'analyste le plus fin et le plus fidèle des méthodes et des contenus des réunions du groupe *Fuori !* de Milan, fondé

> à l'initiative d'un camarade qui rentre en Italie après un long séjour et un long militantisme à Londres au sein des groupes constitués depuis longtemps déjà et à la suite des initiatives prises par le groupe de Turin[7],

c'est-à-dire par la rencontre entre Mieli et Levi. Le moment central du travail de prise de conscience passait par l'exposition du vécu personnel, la confrontation collective, l'analyse critique des formes d'inhibition, d'oppression et d'interdit. En effet,

> on a le sentiment diffus que parler de cette façon est déjà en soi un fait explosif. Dans le passé, la vie privée a été exposée dans des contextes différents du nôtre : au confessionnal comme une forme de péché, chez le psychanalyste comme une forme de maladie mentale, dans les conversations privées comme des formes d'abandon ou de faiblesse. Au contraire, pour nous, pour la première fois, elle est objet et instrument de connaissance pour une réelle transformation[8].

Ce que Mieli cherchait à Paris, au sein du FHAR, s'était déjà évaporé. Ce travail de prise de conscience avait été sans doute central pour le mouvement féministe : les homosexuels ayant traversé les assemblées des femmes et ayant partagé leurs chambres, pour un bref laps de temps, en firent également usage mais, très vite, cette « méthode » leur explosa à la figure. C'est probablement la raison pour laquelle

> Guy Hocquenghem, théoricien notoire et étoile resplendissante du FHAR, nous a traités avec les pieds, moi et un autre camarade

---

6. Mario Rossi, « PARIS-FHAR », art. cité. Nous avons indiqué par le symbole * les mots ou les expressions en français dans le texte dont Mieli fait un usage très abondant.

7. Collettivo *Fuori !* di Milano, « Metodo e contenuti delle prime reunioni del grouppo *Fuori !* de Milan », *Fuori !*, n° 3, septembre 1972, p. 4.

8. Corrado Levi, « Storia palpitante e violenta », *Fuori !*, n° 8, mars 1973, p. 9.

du *Fuori !* qui étions allés chez lui pour discuter de la méthode et des perspectives de recherche du collectif de prise de conscience de Milan. Il nous a snobés, fort d'un chauvinisme foncièrement aveugle et d'une arrogance théorique très proche du confusionnisme chaotique de ses amis Deleuze et Guattari, « *analystes anti-psychanalystes* », comme ils osent se définir (du haut de leur chaire machiste, aujourd'hui très à la mode, qu'ils président à l'université de Vincennes) ; les habitués du *snobisme* culturel suivant comme des brebis à la queue leu leu[9].

En mars 1973, on se trouve à l'heure de la critique du sujet – *Le désir homosexuel* de Guy Hocquenghem (1972) n'y étant pas pour rien –, l'heure du sujet abjuré, désacralisé, déconstruit, refusé. La publication de la *Grande Encyclopédie des homosexualités*, numéro spécial de la revue *Recherches*, dirigée par Félix Guattari, marque la fin de l'époque apologétique du sujet, époque durant laquelle le sujet est adulé, consacré, réifié et revendiqué dans les textes et aux réunions du FHAR. Toutefois, comme Mario Mieli le remarque, « le contenu du livre ne présente rien de particulièrement nouveau : beaucoup de radical-chic combiné avec un certain extrémisme verbal, quelques belles bites en érection, des BD porno-politiques et des discussions de groupe sur le modèle des Andy Warhol's *interviews* ». D'une époque à l'autre, ce qui change est probablement le fait que ces productions ne proviennent pas de « la base » du mouvement. Elles sont chapeautées par des personnalités (dont Sartre, Foucault, Deleuze, Guattari, Hocquenghem, Genet, etc.) qui, « habilement, mais non ouvertement, ont concocté les choses de façon à s'assurer que le livre soit séquestré par la police le jour même de sa publication ». Ainsi, « tandis que les auteurs de l'*Encyclopédie* et les organisateurs du *vernissage**, ayant échappé à la police, se réfugient à l'université pour donner une conférence sur l'acte de répression subi, sous les confettis, les serpentins et les applaudissements unanimes d'intellectuels et extra-

9. Mario Rossi, « PARIS-FHAR », art. cité.

parlementaires divers et variés s'y étant rendus pour l'occasion », les simples spectateurs, comme Mario Mieli, « attendaient à la galerie Vivienne où, selon le programme, le livre aurait dû être présenté ». En attendant, « les invités à la présentation arrivent un par un : des gens qui, exhibant des tenues très sophistiquées, donnent l'impression d'être à une parade du *tout Paris** plutôt qu'entre camarades révolutionnaires[10] ».

III

La divergence méthodologico-politique profonde entre les mouvements français et italiens ne peut à elle seule expliquer le refoulement dont Mieli a été l'objet. Lorsqu'en 1976 Michel Foucault publie le premier volume de son *Histoire de la sexualité*, Mieli avait déjà soutenu sa thèse de *laurea* en philosophie morale et s'apprêtait à la publier chez la prestigieuse maison d'édition Einaudi. Alors que Foucault avance sa fameuse critique de « l'hypothèse répressive », Mieli entend explorer les raisons pour lesquelles la société marginalise et réprime les gays si durement. Tandis que Foucault se propose de « passer en quelque sorte derrière l'hypothèse répressive et les faits d'interdiction ou d'exclusion qu'elle invoque[11] », Mieli confronte son « point de vue particulier, à la fois mûri et rajeuni au contact du mouvement gay, avec les lieux communs anti-homosexuels les plus largement répandus et avec les théories psychanalytiques sur l'homosexualité ». Il considère, en effet, qu'il est utile d'opposer le point de vue des gays à celui des hétéros « qui partagent le plus souvent – plus ou moins volontiers, plus ou moins consciemment – les préjugés d'une certaine canaille réactionnaire com-

10. Mario Rossi, « PARIS-FHAR », art. cité.
11. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 22.

posée de médecins, psychologues, sociologues, magistrats, politiciens, prêtres, etc., qui fait passer les mensonges les plus triviaux – et, très rarement, subtiles – sur la question homosexuelle pour des vérités ». Alors que Foucault institue une archéologie du savoir et sonde les assises historiques sous-jacentes à cette volonté scientifique de vérité qui produit le sujet comme « sujet vrai », Mieli affirme : « Nous ne nous reconnaissons pas dans leur "Savoir", nous nous référons à un *gai savoir*. »

Foucault a ouvert une brèche épistémologique dont la fécondité allait se révéler d'abord aux États-Unis dans le cadre des *gay and lesbian studies*, puis quelques années plus tard en France. C'est d'elle également que provient un certain renouvellement théorique des *études gays et lesbiennes* francophones. Aujourd'hui, l'approche historique proposée par Foucault, son habileté à contourner les objectivations culturelles et à en démontrer, justement, le caractère historique sont enrichies des ouvertures apportées par les questions de genre.

Mais, si la contribution de Foucault bouleversa véritablement la conception contemporaine de la sexualité, la *volonté de savoir* contemporaine se trouva, elle, prise au piège de son geste radical. En passant « par derrière l'hypothèse répressive », en montrant que la sexualité est bien loin d'exister comme essence en dessous des strates de répressions déposées, géologiquement parlant, dans la coquille vide du sujet, Foucault a balayé d'un revers de main la compréhension de cette floraison d'expériences sans précédent qu'avaient été les mouvements homosexuels révolutionnaires. En dénonçant ce qu'il appelait le « bénéfice du locuteur[12] », cet exercice quelque peu naïf qui consisterait à dire la répression pour mieux s'en libérer, Foucault se rendait aveugle aux tentatives concrètes de mettre en acte de formes nouvelles de subjectivité.

---

12. M. Foucault, *Histoire de la sexualité. I. La volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 13.

La publication des *Éléments* de Mieli permettra de combler cette lacune. Son apparition dans le paysage théorique « troublé » des études gays et lesbiennes francophones apportera peut-être une perspective nouvelle dans l'approche de l'histoire de la sexualité au *moment 70*. Non pas seulement de la sexualité objectivée par le savoir, mais de la sexualité en tant que pratique réflexive que les hommes et les femmes expérimentent comme domaine de déploiement de la subjectivité.

S'appuyant sur l'acception freudienne d'une sexualité originellement « polymorphe perverse », Mieli développe par approfondissements successifs, exagérations volontairement scandaleuses, digressions morphologiquement kaléidoscopiques, déductions improbables d'une pertinence rare, reformulations et réinterprétations d'une impertinence décapante, une véritable *théorie homosexuelle révolutionnaire*. Ne s'inscrivant dans aucune tradition sinon celle des laboratoires d'autoconscience, ne revendiquant aucune paternité sinon celle d'une création littéraire à venir dans laquelle il plongea durant les dernières années de sa vie, les écrits de Mieli sont étrangement proches des aspirations *queer* du présent.

On ne saurait alors trop en appeler à un rapprochement, à un entrecroisement, à une superposition des intuitions de Foucault et de celles de Mieli, totalement incompatibles au premier abord. Car là où le premier apporte un éclairage historique devenu désormais incontournable, là où Foucault enjambe l'expérience militante et accède à la sexualité comme fait historique, le second nous ramène à l'exercice quotidien de la sexualité et du genre, à la mise en scène de cette « tragédie » qu'est la performance sexuelle, et nous prend en flagrant délit de représentation.

C'est pourquoi la lecture des *Éléments de critique homosexuelle* est une performance *en soi*. On n'en sort pas indemne, sinon par la mauvaise foi.

IV

Ce n'est pas seulement par la théorie que Mario Mieli nous renvoie à l'habileté avec laquelle nous nous mettons en scène, à la virtuosité de notre jeu, au plaisir que nous prenons à endosser les rôles de femmes, d'hommes, d'homos, d'hétéros (pour les plus sages), de pédés et de gouines (pour les plus enragés), de bisexuels (pour les amoureux des compromis), d'hétéros en crise (pour les plus timides), de transsexuels (pour les plus audacieux) et ainsi de suite. C'est par son regard lucide et dérangeant, et surtout, par la cohérence intransigeante qui le caractérisait.

Mario Mieli était « un et multiple », toujours à la recherche de l'authentique – sartrien ou pas, peu importe. Tantôt « gynandre » se baladant par les rues de Milan à la recherche du tramway numéro 8 qui l'amènera au rendez-vous galant avec son amant, se révélant être finalement le destin, celui qui « n'a jamais trahi parce qu'il est authentique ». Le gynandre du récit de Mieli, *son* personnage de gynandre, répond à « un Anglais si jovial lui demandant "Mais alors tu es homosexuel ?" », « "Je n'aime pas les étiquettes. J'aime les hommes". Et les femmes[13] ».

Tantôt « travesti à temps partiel » s'amusant à parcourir les salles du Victoria & Albert Museum londonien en habit de Jacqueline Kennedy : « Des bas résilles par-dessus des collants foncés qui cachent les poils (peu nombreux) des jambes [...] des chaussures discrètes à talons hauts, un petit sac faux léopard sous le bras, des gants en cuir de sanglier, les lèvres soigneusement peintes en rouge et, pour conclure, de grandes lunettes de soleil en forme de petit masque. » « Une des versions de mon moi », dit-il. Est-ce par goût de la provocation ? Ou n'est-ce pas plutôt un exercice public de provocation du goût ? Dans son essai sur *Le style « camp »*, Susan Sontag affirme que « soutenir et

13. Mario Mieli, « Ginadro in tram », *Re nudo*, n° 48, dicembre 1976, p. 45.

défendre le goût, c'est défendre sa liberté personnelle[14] ». C'est alors à un travail spectaculaire d'incarnation hérétique de la norme que s'est adonné Mario Mieli. Il était en effet convaincu, parce qu'il l'avait expérimenté, que « la rencontre avec le travesti réveille une certaine angoisse parce qu'elle révèle, à celui qui le regarde, l'immobilisme forcé des catégories rigidement dichotomiques qui cristallisent la dualité des sexes ». Il en avait conclu que, « du point de vue du visiteur du musée, tout cela est dramatique : celui-ci ne tolère pas la présence sur la scène d'un clown qui révèle que ce que nous sommes en train de jouer c'est une tragédie[15] ». C'est pourquoi il fallait *rire* de tout cela, dédramatiser en dramatisant.

Tantôt « transsexuel », lorsqu'il séjourne après sa première « crise », vraisemblablement au printemps 1974, dans une « clinique pour maladies mentales » où, parfois, il se sent « vraiment femme, tantôt spirituellement enceinte, tantôt comme des réincarnations d'une femme », « comme l'interprète d'un grand *destin* » et, en même temps, il ressent « *dans la singularité de chaque acte* de la journée l'interaction existante entre liberté de choix et "conditionnement" ». Il touche les profondeurs inconscientes, car « la "folie" est matérialiste : elle s'enquiert des vérités des profondeurs et, sans plus avoir besoin, désormais, de suspendre les préjugés, elle les fait sauter et les confronte avec la succession des événements réels ». Dès lors, il parvient à dégager sa proposition fondamentale : la libération sexuelle passe par l'expérience de la transsexualité – transsexualité en tant que dépassement de « l'antithèse hétérosexualité-homosexualité », en tant que porte d'accès à une *polysexualité* libérée du joug de l'idéologie capitaliste, échappant aux tentations millénaires d'un certain « idiotisme hétérosexuel »

---

14. Susan Sontag, « *Le style "camp"* », dans *L'œuvre parle*, traduit de l'américain par Guy Durand, Paris, Éditions du Seuil, 1968, p. 308.

15. Mario Mieli, « My first lady », *Fuori !*, n° 15, printemps 1976, p. 31-32.

s'acharnant à vouloir diriger le désir dans le sens d'une monosexualité mutilée.

Si Mieli suit Freud lorsqu'il affirme qu'à l'origine nous sommes tous des « polymorphes pervers », il ne croit pas que le schéma évolutif « *autoérotisme-homosexualité-hétérosexualité* » soit « *naturel* ». Pour lui, l'environnement dans lequel nous vivons, la famille en premier lieu, à travers une action répétée et parfaitement rodée d'« *éducastration* » mutile « la nature *transsexuelle* de notre être profond » et lui donne une forme économiquement et historiquement conforme aux exigences de la marchandisation de la sexualité, utile à la constitution des ghettos marchands et à la perpétuation de la domination spectaculaire de la norme hétérosexuelle.

Mario Mieli avance dans ses pages une véritable *utopie politique* fondée sur une *eutopie sexuelle* (*eu* du grec : bien, agréablement) au sens d'un espace-temps possible où la déflagration du désir provoquerait un désir de communauté – « de se parler, de s'aimer, de se toucher et de tout recommencer », chantait Barbara en mai 1981.

V

De cette utopie politique, les *Éléments* de Mieli représentent à la fois le programme-manifeste et le testament. En 1977, lors de la première édition, ils rencontrent un accueil très attentif et très concerné précisément parce qu'ils synthétisent à eux seuls des années de militantisme, de pratiques politiques, d'expérimentations existentielles. Au moment où la parution de l'*Histoire de la sexualité* de Foucault en 1976 ringardise les pourfendeurs de l'hypothèse répressive, les *Éléments* de Mieli passent outre cette hypothèse – mais par un autre chemin – et, avec l'adresse propre des visionnaires, avance la proposition d'une théorie de la transsexualité qui dépasse les dichotomies de genres et mine les fondements de tous les conformismes monosexuels,

aussi bien côté hétéro que côté homo. Du même coup, Mieli projette le mouvement homosexuel quelques décennies en avant.

C'est là probablement une des raisons qui contribuèrent à creuser un écart considérable entre Mieli et les dirigeants des groupes homosexuels italiens, décidés désormais à agir par voie légale. Le divorce ne fut toutefois pas consommé avec les militants de ces laboratoires éclectiques qu'étaient les *Collettivi Omosessuali Milanesi* (COM) dont Mieli fut l'un des animateurs les plus fervents. Constitués pour signifier le refus radical d'adhérer au jeu politique des partis, auquel le *Fuori !* s'était désormais soumis, les COM réunissaient des groupes de parole et d'autoconscience, des groupes de sociabilité sexuelle et, surtout, des groupes de théâtre, dont la compagnie *Nostra Signora dei Fiori* (en hommage au roman de Genet *Notre-Dame-des-Fleurs*) était sans doute la plus florissante.

En 1976, Mario Mieli, attiré depuis toujours par le théâtre, coécrit, comet en scène et joue dans le spectacle *La Traviata Norma ovvero : vaffanculo... ebbene si !* [La Norme Traviata ou : allez vous faire foutre... eh bien oui !] présenté dans plusieurs grandes villes italiennes. Un groupe de folles, de travestis et d'homosexuels en tout genre se moque de l'hétérosexualité (et des hétérosexuels). Dans un monde où l'homosexualité serait la norme, l'hétérosexualité est considérée comme une maladie, une névrose, une différence, une honte.

Pourtant, déjà en 1979, déçu ou plutôt jamais vraiment satisfait par le militantisme, Mario Mieli, dans un entretien au magazine *Lambda*, affirme ne pas « faire partie du mouvement gay[16] ». Après s'être mis en scène lors de performances théâtrales déroutantes où il se présentait en pervers suprême, ne lésinant pas sur les effets de nudité, révélant aux présents où il cachait son trésor (pour ceux qui ne sauraient attendre, aller à la fin du chapitre III pour savoir dès maintenant où se trouve ce « lieu »)

16. Felix Cossolo, « Intervista a Mario Mieli », *Lambda*, n° 24, novembre 1979.

et en dégustant publiquement les fruits interdits, il se consacre à l'écriture. Il publie des articles, des récits, des textes théâtraux qui constituent le matériau dont il se servira pour rédiger son œuvre ultime, *Il risveglio dei faraoni* [Le réveil des pharaons], sorte de roman autofictionnel. Le protagoniste en est un nouvel *alter ego* de Mieli, à la recherche messianique de la révélation, du bonheur peut-être.

Un jour tu verras, l'harmonie viendra, répète-t-il sans cesse au fil des pages, en français dans le texte. Mais les signes cabalistiques annonciateurs se font de plus en plus obscurs. Tout se prête à interprétation, à relecture, à *inversion* – les personnes, les objets, les événements – au point que la réalité s'évanouit ne laissant plus aucune trace. Aussi finit-on par perdre la trace de Mieli lui-même.

Le grain de *follie* que Mieli avait glissé dans sa folie se désintègre et le geste subversif par lequel il avait réussi à faire de sa critique radicale un « gai savoir » s'affaiblit sensiblement laissant le grain de *folie* l'emporter sur son *mysticisme esthétique*, ultime tentative de penser la fin d'un monde à la révolution « facile » et le début d'un nouveau monde nucléaire et atomique où la mort triomphe, le capital aussi.

Certains expliquent le suicide de Mieli, le 12 mars 1983, quelques semaines seulement avant son 31e anniversaire, par son incapacité à « rentrer dans les rangs[17] ». D'autres pensent qu'il traversait une période de « profonde dépression » due, en partie, à certaines difficultés liées à la publication du *Réveil des pharaons* prévue chez Einaudi et jamais aboutie[18]. En réalité, la vie et l'œuvre de Mario Mieli sont en attente d'un travail biobibliographique méthodique. Un jour, on s'apercevra peut-être que

---

17. Gianni Rossi Barilli, « Il filosofo Mario Mieli », *Diario*, numéro spécial « Il secolo gay », année VI, n° 1, 6 janvier 2006. Voir également du même auteur *Il movimento gay in Italia*, Milano, Feltrinelli, 1999.

18. Ainsi s'exprime, par exemple, Massimo Consoli dans un court témoignage sur Mieli publié sur le site culturagay.it.

l'effort permanent, titanesque et apocalyptique de Mieli pour sortir des rangs ne parvint jamais à un résultat intégral et définitif. On comprendra alors, en relisant l'un de ses derniers textes de théâtre datant vraisemblablement de 1981, au titre prémonitoire de *Ciò detto, passo oltre* [Cela dit, je passe outre], que, de ces rangs, Mieli n'est jamais tout à fait sorti et qu'il avait une conscience aiguë et lucide de l'échec historique des projets révolutionnaires de ces années-là, dont il avait incarné, tel un messie laïc, un espoir de réalisation politique.

Son « héritage » – ses archives personnelles, ses photos, ses lettres, ses textes, ses poèmes – demeure aujourd'hui inexploré. Si elles étaient constituées, les « Archives Mario Mieli » nous donneraient accès à une expérience de vie irréductible, d'une richesse insoupçonnée. Elles permettraient, par la même occasion, d'accéder à une expérience historique, politique et militante tout aussi irréductible dépassant largement l'image fétiche et stéréotypée que nous nous plaisons à ressasser inlassablement. *À suivre...*

Massimo PREARO

NOTES DU TRADUCTEUR

Nous avons respecté l'usage que Mieli fait du mot « gay » et nous avons décidé de ne pas l'actualiser par le terme « gai » en vogue aujourd'hui. Lorsque Mieli utilise le mot *gaio* ou *gaia* traduit ici par « gai » ou « gaie », il signifie gai au sens de joyeux. Il est évident alors que l'auteur joue constamment sur le double sens du mot, au point qu'il est parfois difficile pour les lecteurs contemporains de distinguer les deux usages.

Lorsque les ouvrages cités par Mieli étaient disponibles en français, nous avons privilégié la version française, au prix de certaines discordances de traduction. Par exemple, on trouvera dans le texte français de Freud, l'expression « âme féminine », tan-